

ENTRETIEN

Muguraş CONSTANTINESCU¹ avec Marie-Hélène Catherine TORRES²

Marie Hélène Catherine Torres est professeur titulaire du Département de Langues et Littératures Étrangères et du 3^e Cycle en Études de la Traduction de l'Université Fédérale de Santa Catarina (UFSC), Florianópolis, du Brésil.

Après des études à double diplôme portugais-français, suivies à l'Université Fédérale de Santa Catarina et terminées en 1992 et un master littéraire terminé en 1995 dans la même université, elle a soutenu sa thèse de doctorat en traduction à la Katholieke Universiteit Leuven en Flandre, Belgique, en 2001, sur la traduction de la littérature brésilienne en France.

Sa thèse a pris la forme d'un livre intitulé *Variations sur l'étranger dans les lettres : cent ans de traductions françaises des lettres brésiliennes*, publié en 2004 aux Presses de l'Université d'Artois, Arras, dans la prestigieuse collection « Traductologie », livre qui est vite devenu une référence incontournable dans l'histoire des traductions (Il figure, entre autres, dans la bibliographie du Congrès Mondial de Traductologie de l'Université de Nanterre, qui a eu lieu en avril 2017).

Ses axes de recherche portent sur les relations entre littérature et traduction, entre littérature nationale et littérature traduite, sur la théorie et l'histoire de la traduction. Elle travaille aussi sur la traduction de la littérature de jeunesse, sur la littérature comparée et sur la littérature française traduite au Brésil. Ces domaines d'intérêt se retrouvent dans ses articles et études publiés dans des revues de traductologie comme *Meta*, *Traduire*, *Cadernos de tradução*, *Scientia Translationis*, *Atelier de traduction* et ses communications à des congrès et colloques internationaux. Une attention particulière mérite le numéro 1, réalisé en collaboration avec Eliane Dias Debus du vol. 36/2016, de *Cadernos de Tradução*, Edição Regular portant sur *Literatura Infantil e juvenil*.

Elle a publié aussi *Literatura Traduzida/ Literatura Nacional* (en collaboration) aux éditions 7Letras en 2008, ensuite *Dicionário de Tradutores Literários do Brasil, Literatura e tradução : textos selecionados de José Lambert*, 7Letras en 2011.

Comme elle s'intéresse à la relation entre texte et paratexte, Marie Helene Catherine Torres a publié également un ouvrage sur cette problématique, notamment *Traduzir o Brasil Literário : paratexto e discurso de acompanhamento*, vol 1 en 2011. Deux années plus tard, elle travaillé en collaboration l'ouvrage *Tradução dos Clássicos*, publié aux éditions Copiart, et en 2014 un ouvrage portant

¹ Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, mugurasc@gmail.com.

² Université Santa Catarina, Brésil, marie.helene.torres@gmail.com

sur l'histoire et la critique des traductions, *Traduzir o Brasil Literário : Historia e crítica*, vol. 2, qui forme un ensemble avec le livre sur le paratexte.

Marie Hélène Catherine Torres fait partie des comités de rédaction des revues *Cadernos de tradução* et *Scientia Translationis* publiées par son Université et dans le comité scientifique de la revue roumaine francophone *Atelier de traduction*.

Elle est actuellement chercheuse au CNPq, Centre National de Recherche Brésilien.

Sa riche activité de recherche est complétée par une tout aussi riche activité didactique et administrative. Elle a ainsi coordonné le 3^e cycle en Études de la Traduction de 2003 à 2007 et la spécialisation en traduction littéraire de formation des enseignants de 2008 à 2009 ; elle a coordonné également le Doctorat Interinstitutionnel en traduction avec l'Université Fédérale de Paraíba (UFPB) et l'Université Fédérale de Campina Grande (UFCG) de 2010 à 2014 et coordonne actuellement le Doctorat Interinstitutionnel en traduction avec l'Université Fédérale du Pará (UFPA) de 2015 à 2019. À tout cela s'ajoute l'organisation de nombreux congrès, séminaires, réunions, symposiums sur des thématiques diverses et stimulantes dont on en mentionne quelques-unes : « Les théories de la traduction postcoloniale dans le développement de la littérature brésilienne », « Traduction du discours d'accompagnement », « Le rôle de la traduction dans les cultures », « La place de la traduction dans les cultures: le cas français », « Fonctions, théorie et pouvoir de la traduction dans les cultures », « Classiques traduits de la littérature pour enfants et adolescents ».

En tant que traductrice, elle a rendu en portugais (en collaboration) *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain* d'Antoine Berman, publié en 2007, traduction qui a connu déjà une deuxième édition en 2013. D'autres traductions signées par Marie Hélène Catherine Torres sont du domaine de la littérature de jeunesse, *Bela e a Fera* (La belle et la bête) de Jeanne-Marie Leprince de Beaumont et *Cantos para os meus Netos* de Victor Hugo en édition bilingue en 2014 et du domaine des bandes dessinées, comme *L'Aliéniste (O Aliénista)* aux Editions Urban Comics à Paris.

Actuellement, la chercheuse passionnée qu'est Marie Hélène Catherine Torres développe un projet sur un sujet des plus surprenants : les conteuses françaises du siècle des Lumières.

L'entretien qui suit a pour but de dévoiler et d'éclairer autant le parcours de Marie Hélène Catherine Torres que sa réflexion sur la littérature française et comparée et surtout sur l'histoire, la théorie et la critiques des traductions.

MUGURAŞ CONSTANTINESCU : *Chère Marie Hélène Torres, je vous remercie tout d'abord d'avoir accepté cet entretien. Je vous propose de commencer par une question sur votre formation. Vous avez fait d'abord des études de langues français-portugais, vous avez*

continué par un master littéraire mais votre thèse de doctorat porte sur la traduction et actuellement vous êtes une spécialiste reconnue en traductologie. Qu'est-ce qui explique ce tournant vers les études de traductologie dans votre carrière ? Qu'est-ce qui a été déterminant pour vous dans cette option pour la traductologie ?

MARIE HÉLÈNE TORRES : C'est moi qui vous remercie Muguras pour l'opportunité de m'exprimer pour vos lecteurs et en français. Je pense que pour répondre à votre question il me faut procéder à un retour autobiographique sur mon parcours. Je suis arrivée au Brésil, directement à Florianópolis, le 15 janvier 1989, le 1^{er} jour du plan économique et monétaire du président Sarney. C'était l'époque du gel des prix, du gel des salaires, etc. Le temps où un dollar valait un Cruzado Novo, la monnaie brésilienne de l'époque. Je suis entrée comme étudiante en langues et littératures portugais-français à l'Université Fédérale de Santa Catarina (UFSC) par transfert de l'Université de Paris X-Nanterre, sans parler un mot de portugais. Et j'ai été diplômé en avril 1992. Je suis entrée en master de littérature à l'UFSC en juin de la même année sous la direction du professeur Dr. Zahidé Muzart. C'était une personne et une enseignante exceptionnelle. Et je me souviens que Zahidé nous disait, à nous étudiants de master, que nous devrions publier pour poursuivre une carrière dans l'enseignement supérieur ! J'ai essayé de suivre ses conseils au mieux.

J'ai ensuite soutenu mon mémoire de master en 1995 sur deux poètes symbolistes, l'un brésilien et l'autre français. En fait, j'étais impliquée dans plusieurs activités de traduction dès les années 1993-1994, soit il y a 25 ans !

Je voulais vraiment faire un doctorat en traduction à l'époque. Je me suis donc candidaté à une bourse du CNPq, que j'ai obtenue, pour faire mon doctorat pendant 4 ans, de 1997 à 2001, à Leuven, sous la direction de l'un des fondateurs de la discipline de traduction, José Lambert, grâce au contact et à la recommandation du Prof. Dr. Walter Costa, avec qui je travaille sur divers projets académiques jusqu'à aujourd'hui.

***M.C. :** La relation entre littérature et traduction est très présente dans vos ouvrages, car même lorsque vous focalisez votre recherche sur la traduction, vous privilégiez la traduction littéraire. Dans ce sens, je voudrais savoir quelles traces a laissé dans vos recherches de traductologie la thématique de votre travail de dissertation portant sur la « Descente en enfer dans le monde poétique de Cruz e Sousa et Baudelaire ». Il s'agit, vraisemblablement, d'une étude comparatiste qui est très proche de l'analyse comparative qu'on pratique souvent dans la traductologie, en mettant en miroir l'original et sa/ ses traductions.*

M.H. T. : J'ai en effet soutenu mon mémoire de Master en 1995 dont le titre est « Descente en enfer dans le monde poétique de Cruz e Sousa et Baudelaire ». Il a été remanié et publié par la suite sous forme de livre par la maison d'édition de l'Université Fédérale de Santa Catarina en 1998. Je dis d'ailleurs quelque part

dans mon livre que j'ai travaillé à partir des textes originaux, soit les poèmes de Cruz e Sousa en portugais et ceux de Baudelaire en français. On ne parlait pas beaucoup de traduction dans les études de littérature à l'époque au Brésil. J'ai tout de même publié mon 1^{er} recueil de poésie traduite de Pierre Reverdy en portugais en 1994.

Pour en revenir à votre question, j'ai en effet fait une analyse comparative de la descente poétique dans l'univers infernal de Cruz e Sousa et de Baudelaire, soit une étude sur la question du satanisme poétique, montrant les relations intertextuelles du travail des deux poètes, le Brésilien João da Cruz e Sousa et le français Charles Baudelaire. Cela m'a conduit à établir l'existence d'une théorie satanique dans le cadre de leur poésie, marquant ainsi le début de la poésie moderne. Dans ce cas précis, j'ai comparé des textes écrits chacun dans une langue différente, sans approche historique, critique ou même théorique de la traduction.

M.C. : La problématique de votre thèse de doctorat soutenue à la Katholieke Universiteit Leuven (KUL) porte sur la traduction de la littérature brésilienne en France et a un titre bien inspiré : Variations sur l'étranger dans les lettres : cent ans de traductions françaises des lettres brésiliennes. Est-ce que vous avez choisi vous-même cette intéressante thématique ou en collaboration avec votre directeur ? Il s'agit bien de littérature brésilienne traduite en France et non pas en langue française ? Je pense au projet HTLF d'Yves Chevrel et J.Y. Masson où l'on envisage les traductions en langue française, même en dehors de la France.

M.H. T. : Le doctorat que j'ai fait en Belgique fut un tournant dans ma carrière universitaire, car il marque le début de ma carrière en Études de la Traduction, principalement parce que je me suis jointe au groupe de cette école de Leuven, les descriptivistes. Ma position théorique se base précisément sur les DTS (Descriptive Translation Studies) et les théories complémentaires et compatibles avec celle-ci, telles que celles de Venuti, Berman ou Pascale Casanova, par exemple. J'ai soutenu ma thèse de doctorat en septembre 2001, dont le titre français était : « Variations sur l'étranger dans les lettres : cent ans de traductions françaises des lettres brésiliennes ». L'objectif principal de cette thèse était de contribuer à la carte mondiale de la littérature, car j'y décris et analyse les marques culturelles, soit le *genius loci*, de la littérature brésilienne traduite en France (et non en langue française) dans le système culturel et littéraire français tout au long du XX^e siècle. Je montre comment les traducteurs traduisaient (à partir de l'étude des maisons d'édition, des stratégies commerciales, des modèles utilisés, des concepts et des tendances de traduction), en essayant de savoir s'il y avait assimilation de l'*autre* ou ouverture aux innovations dans le langage et dans la culture. Afin d'obtenir un corpus représentatif, j'ai établi comme les principaux critères de sélection des œuvres à l'étude qu'elles aient au moins, pour chaque roman de formation de l'identité

nationale brésilienne (un travail sur la langue et la culture brésilienne), deux traductions différentes faites par des traducteurs différents. J'ai donc analysé, les romans brésiliens suivants et leurs traductions en français : *Le Guarani* et *Iracema* de José de Alencar, *Mémoires Posthumes de Bras Cubas*, *Quincas Borba* et *Dom Casmurro* de Machado de Assis, *Os Sertões* d'Euclides da Cunha, *Macounaïma* de Mário de Andrade et *Diadorim* de Guimarães Rosa. Les analyses sur le Brésil littéraire dans les traductions françaises ont révélé, contrairement aux projets sur la langue des textes brésiliens, une naturalisation effective de la langue et de la culture brésilienne et que la transgression créatrice du langage ne pénètre pas la rigidité de la langue française. Ce qui rend la traduction transparente, comme si les œuvres avaient été écrites en français, où le dossier du « discours du peuple » finit par se métamorphoser en une langue (traduite) soutenue.

M.C. : Comme les lecteurs de notre revue ne connaissent pas tous (hélas, moi aussi je ne le connais que partiellement) votre ouvrage sur les cent ans de traduction, paru aux presses de l'Université d'Artois et assez vite épuisé, je vous prie de nous dire si vous y mettez l'accent sur l'histoire des traductions et leur contexte ou sur la critique de ces traductions, même si, on le sait bien, les deux sont très liées.

M.H. T. : Cette question est particulièrement intéressante car elle dépend, quant à sa réponse, de ce que l'on entend par Histoire et Critique de la Traduction. J'aimerais tout d'abord vous dire que je considère l'histoire de la traduction comme étant l'histoire des idées, des mentalités et de la culture dans un espace et un espace donné, à partir donc d'une perspective historique, diachronique et / ou synchronique. Comme en littérature, il y a eu (et il y a toujours) pour la traduction, des écoles, des courants, des tendances, des compromis et des querelles, à propos de la meilleure manière de traduire. Et enfin, je considère la traduction comme critique, comme critique productive, ce qui conduit à révéler toute la signification de l'œuvre, comme le disait Berman. A partir de là, je peux vous dire que j'ai en effet traité de l'histoire des traductions en français d'œuvres brésiliennes de formation sur et dans la langue (portugaise).

M.C. : Dans un très intéressant article publié dans notre revue, vous parlez d'un phénomène injuste que les lettres brésiliennes ont connu en France, notamment ce que vous appelez « la censure, devenue synonyme d'invisibilisation ». En quoi consiste ce type particulier de censure ?

Et la censure « neutralisante » envers les lettres brésiliennes ? En quoi consiste-t-elle ?

Vous parlez dans le même article d'une vision et d'une attitude « coloniale » de la France envers la littérature du Brésil ? Combien de temps cette attitude a-t-elle persisté ?

Cette attitude est imputable à des « agents culturels ». Qui sont-ils ? Quels sont leurs pouvoirs et leurs limites à ce sujet ?

M.H. T. : Je présume que vous vous référez au fait que les romans brésiliens traduits en français ont un rôle fondamental dans l'internationalisation du concept de brésilianité. Les traductions françaises ont non seulement répandu une certaine vision du Brésil, d'un Brésil français, mais encore ont construit et projeté, dans l'imaginaire français, une identité nationale brésilienne différente de celle qui existait et/ou qui existe au Brésil. Je discute également du concept de pays « dominé », en dépit des caractéristiques énoncées par Casanova concernant l'autonomie et l'indépendance du Brésil (chapitre sur Macunaïma), puisqu'une étude des traductions françaises d'œuvres brésiliennes est à même, selon moi, de révéler les rouages complexes du fonctionnement des systèmes culturels et interculturels. Il faut bien entendu tenir compte des relations spécifiques qu'ont entretenues la France et le Brésil, de cette séduction culturelle que la France a exercé envers le Brésil. Une longue histoire d'attrance mutuelle a uni le Brésil et la France, laquelle dans l'espoir d'une main mise sur ce presque continent tenta de l'envahir à plusieurs reprises, politiquement et économiquement parlant mais également culturellement. D'abord en 1555, avec la tentative d'instauration de la France Antarctique à Rio de Janeiro, puis en 1612 avec la courte fondation de la France Equinoxiale à Saint-Louis-du-Maragnon qui prit fin en 1615. Ces vellétés coloniales avortées s'effacèrent des mémoires, mais les rapports entre la France et le Brésil allaient prendre une tout autre tournure. Même si au début de la Découverte du Brésil les français bénéficiaient des faveurs des indigènes par rapport aux portugais, spécifie Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques*, ce sera grâce au Roi D. João VI, installé avec la cour portugaise à Rio de Janeiro, que les rapports entre le Brésil et la France s'intensifièrent. Il fit en effet venir pour la fondation d'une Académie des beaux-arts sous les tropiques une mission d'artistes français, en 1816, composée de peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, ingénieurs. L'envoi considérable de livres français vers le Brésil eu également un impact énorme sur l'évolution des mentalités. Le Brésil du XXème siècle se détachera progressivement du modèle français par une émancipation culturelle et identitaire et nouera ainsi de nouvelles relations avec la France, des relations d'échange, de coopération et d'hommages.

M.C. : *Quelle est la relation entre le traducteur anthropophage et la brésilianité ?*

M.H. T. : Lorsque je parle d'anthropophagie, je me réfère à la théorie de l'anthropophagie brésilienne. Je m'explique. Le Brésil a provoqué son émancipation culturelle et identitaire et cette quête d'identité nationale, la brésilianité, a débouché sur une intéressante théorie brésilienne, soit la Théorie de l'Anthropophagie. Elle fut lancée après la « Semana de arte moderna de 1922 » (11 au 18 février) à São Paulo, par un écrivain brésilien, Oswald de Andrade, qui publia par la suite son Manifeste Anthropophage en 1928, en

réaction à la culture européenne importée au Brésil. En contre-réaction, d'ailleurs, le *Manifeste Anthropophage* ne fut traduit en français qu'en 1982 par Jacques Thiériot. Selon le *Manifeste Anthropophage*, le Brésil reproduisait les modèles européens, s'assimilant au même, tel qu'il était perçu dans l'imaginaire européen. Le Manifeste Anthropophage dont la première phrase "Seule l'anthropophagie nous unit" donnait le ton et réclamait justement l'existence d'un mouvement, d'une théorie propre au Brésil. Le rituel anthropophage fut donc utilisé comme métaphore culturelle du mouvement anthropophage, représentant ainsi le point culminant de la quête identitaire brésilienne.

Comment cela fonctionne-t-il ? A l'instar du "sauvage" qui dévore l'ennemi, – mais pas n'importe quel ennemi, un ennemi courageux et qui se distingue par ses qualités, notamment guerrières – l'absorbe et le digère pour n'incorporer que ses vertus, l'écrivain brésilien a fait de même par le rituel de l'anthropophagie culturelle. Face à la culture de l'autre, l'écrivain brésilien aura donc le même comportement : dévorer la culture étrangère, l'absorber, la digérer, pour restaurer son propre patrimoine culturel. C'est la même chose pour le traducteur qui peut être, à des degrés différents, un anthropophage, selon ce qu'il choisit de dévorer.

M.C. : Je sais que vous vous intéressez particulièrement à la traduction de la littérature de jeunesse et que vous avez coordonné un numéro spécial de votre revue Cadernos de Tradução sur cette problématique, où j'ai eu l'honneur de publier une contribution. Je vous prie de nous dire comment est né votre intérêt pour ce domaine et sa spécificité.

M.H. T. : Mon intérêt pour la littérature de jeunesse vient du fait que peu d'œuvres sont effectivement traduites de l'original. Cela semble incroyable mais par exemple *La Belle et la Bête* n'avait jamais été intégralement au Brésil avant ma traduction en 2014. J'ai donc traduit le conte de Mme Leprince de Beaumont de 1755, écrit avec des intentions éducatives pour les enfants anglais âgés de 12 à 5 ans. Il n'y avait que des adaptations avant ma traduction de 2014. Une adaptation n'est pas, vous le savez, une traduction ! Mais bien sûr, dans l'adaptation, il peut avoir des traits stylistiques du texte premier par exemple. L'adaptation affiche deux auteurs dont l'adaptateur qui est beaucoup plus visible que l'auteur initial du texte. La traduction et l'adaptation entretiennent ce que j'appelle des relations isomorphes, c'est-à-dire des relations de similarité dans la forme et l'apparence. Les adaptations contemporaines reflètent un grand désir d'appropriation et tentent de minimiser les différences entre l'univers linguistique et culturel de l'œuvre source et celui de l'adaptation.

Donc, dans ces adaptations de *La Belle et la bête*, la fée disparaît du récit alors qu'elle est un personnage essentiel à la morale finale de l'histoire, puisqu'elle apparaît en rêve à Belle qui voit la Bête mourir près du canal. Puis, à

la fin, la fée punit les deux sœurs de Belle à cause de leur fierté, leur colère, leur paresse et leur envie, en les transformant en statues de pierre !
Par la suite, j'ai aussi traduit des poèmes de Victor Hugo pour enfant. Ces poèmes qu'il dédia à ses petits-enfants, Georges et Jeanne.

M.C. : *Vous avez rendu en portugais (en collaboration avec deux collègues) l'ouvrage de Berman La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain, qui n'est pas encore traduit en roumain. J'ai vu qu'il a déjà connu plusieurs éditions. Combien de temps avez-vous travaillé à cette traduction collaborative sur un texte si dense, érudit et d'une grande subtilité ? Quelles difficultés avez-vous eu à vaincre ?*

M.H. T. : La 2^e édition de *A tradução e a Letra ou o Albergue do Longínquo* (La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain) est pratiquement épuisée. J'ai eu le plaisir de traduire avec deux de mes collègues des Études en Traduction, Mauri Furlan et Andreia Guerini. Le travail à proprement parler de traduction nous a demandé 2 ans de travail. Plusieurs difficultés se sont présentées, principalement dues aux citations de Berman en langues étrangères avec une traduction en français. Nous avons ainsi essayé d'expliquer nos décisions de traduction dans une note des traducteurs. Et vraiment, le plus grand défi fut celui des titres d'œuvres citées par Berman. Comme toute traduction est une prise de décisions, nous avons opté pour des titres en portugais lorsque ceux-ci existaient en traduction, quand l'exemple cité n'avait pas d'incidence sur les questions de traduction. Quant aux titres non encore traduits en portugais, ils furent maintenus en l'état, tel que présentés par Berman dans l'original français, de manière à ne pas créer des titres sans textes traduits correspondants.

M.C. : *Quel est pour vous le poids du paratexte dans une traduction ?*

M.H. T. : Énorme !! Je ne conçois la lecture d'un texte littéraire, quel qu'il soit, sans d'abord m'attarder dans les textes que je nomme textes d'accompagnement, soit sur l'aspect externe des livres que j'appelle aspect morphologique et le discours d'accompagnement. Ces indices morphologiques concernent toutes les indications figurant sur les couvertures, externes – recto et verso –, et pages de couverture (pages de garde, pages du faux-titre...), internes des livres, susceptibles d'apporter des précisions sur le statut des traductions, soit sur la façon dont elles sont perçues d'après les éléments informatifs qu'elles présentent. Et par discours d'accompagnement, je comprends tout l'apparat paratextuel (préface, avis, introduction, postface, etc.), qui est souvent le lieu où l'idéologie apparaît le plus en clair. Le paratexte est donc essentiel à l'analyse des traductions.

M.C. : Je me rappelle que dans un échange plus ancien vous avez parlé de 300 thèses de master et doctorat en traductologie qui se déroulent dans votre Université. Quelle est la situation actuelle de la recherche doctorale en traductologie dans l'UFSC ? Quel est son débouché sur le marché de travail ?

M.H.T. : Il faut tout d'abord vous dire que le contexte brésilien est particulier car le marché du travail en la matière est très prometteur. Facultés et universités étaient fondées chaque année jusqu'en 2016, permettant le développement et la consolidation de la discipline, contrairement à une situation très différente et souvent inverse non seulement en Europe mais encore dans le monde en général. Si là où il semble y avoir peu ou pratiquement pas de perspectives de travail pour les porteurs de Master et de Doctorat en Traductologie, en revanche, les Études de la Traduction, comme on les nomme au Brésil sont en plein essor. J'ai fait partie du premier groupe de professeurs et chercheurs du Brésil qui a proposé au Ministère de l'Éducation la création du programme de Master et de Doctorat uniquement dédié aux Études de la Traduction. De ce fait, j'ai eu le privilège de coordonner le premier programme du genre en 2003 à l'Universidade Federal de Santa Catarina (UFSC) à Florianópolis. Ce fut le point de départ favorable à la formation de trois autres programmes de Master et de Doctorat spécifiques en Études de la Traduction au Brésil : le Master de l'Université de Brasília (UNB) en 2011 ; le Master et Doctorat en Études de la Traduction de l'Université de São Paulo en 2012 et le Master de l'Universidade Federal do Ceará (UFC), en 2013. Deux autres Masters en Études de la Traduction attendent une réponse du Ministère de l'Éducation à Rio de Janeiro et à Natal.

Ceci élèvera les 3^e cycles en Études de la Traduction à six, nombre en soi non négligeable. Cet engouement tend à révéler, avant toute chose, le fait que le domaine de la traduction est un domaine précurseur, avant-gardiste au Brésil, principalement parce que les universités ont reconnu son statut de science à part entière, en octroyant ainsi des diplômes spécifiques, le diplôme de Master en Études de la Traduction et de Doctorat Études de la Traduction. Je pense que la question est là : la reconnaissance institutionnelle des Études de la Traduction au Brésil.

Pour répondre au nombre de thèse et mémoires soutenus à la PGET/UFSC, j'ai consulté notre page sur internet (http://www.pgetufsc.br/curso/teses_e_dissertacoes.php). À la fin mai 2018, il y avait 270 mémoires de Masters soutenus et 115 thèses de doctorat.

Une dernière chose : les Masters et Doctorats brésiliens en Études de la Traduction ne sont pas des Masters et Doctorats professionnels. Ils ne forment pas de traducteurs mais des chercheurs en Études de la Traduction et sont essentiellement académiques. C'est là toute la différence.

M.C. : *Pour rester au doctorat, qu'est-ce qu'un « Doctorat Interinstitutionnel » ? C'est peut-être une formule de doctorat en cotutelle ?*

M.H.T. : Non, pas exactement. Ce n'est pas de la cotutelle. En fait, le Doctorat Interinstitutionnel (DINTER) est l'un des rares projets qui répondent en même temps aux exigences de socialisation concrète des connaissances et de l'échange national privilégié grâce à un projet de solidarité institutionnelle, principalement de la part des enseignants. L'internationalisation étant le mot d'ordre actuellement dans les universités fédérales brésiliennes, peu de place est donnée aux projets d'échange locaux, national. Toutefois, il y a des programmes depuis dix ans qui soutiennent la mise en place de Doctorat au Brésil. Cela signifie que les professeurs des universités ou des instituts fédéraux ont l'occasion de faire un doctorat par le biais d'une autre université que la leur. Le succès du projet DINTER dépend fondamentalement de facteurs institutionnels, universitaires et surtout humains, car il implique la volonté et la mobilisation participative ainsi que la qualité de chaque enseignant-chercheur. La culture du partenariat est une culture du dialogue entre les universités concernées, dans notre cas, l'Université Fédérale de Santa Catarina et les Universités Fédérales de Paraíba, UFPB et UFCG de 2010 à 2014, et du Pará, UFPA de 2015 à 2019. Je coordonne donc le Doctorat Interinstitutionnel depuis 8 ans.

M.C. : *Vous avez dans votre Université une revue de traductologie et vous faites partie du comité de rédaction, à ce que je sache, de Cadernos de traducaao qui a fêté en janvier 20 ans d'activité. Pourriez-vous nous parler de la trajectoire et de l'importance de la revue ?*

M.H.T. : La revue *Cadernos de Tradução* fut créée en 1996 par Mauri Furlan, Walter Costa et moi-même, tous professeurs à l'Université Fédérale de Santa Catarina. C'est la revue du Master et Doctorat en Études de la Traduction depuis 2003. Au début, elle avait une périodicité d'un volume par an, et ce, jusqu'en 1999. Lors du passage au XXI^e siècle, afin de s'ajuster aux normes relatives aux aides financières du Conseil national de la Recherche du Brésil (CNPq) ainsi qu'à celles de l'évaluation de la Coordination du Perfectionnement du Personnel de l'Enseignement Supérieur (Capes), la revue commença à éditer deux numéros par an. De nouveaux changements structurels sont intervenus à partir de 2016, avec l'entrée de la revue sur le portail SciELO, avec la production de trois numéros par an (janvier, mai et septembre). L'objectif principal de la revue est de publier des résultats de recherche dans le domaine de la traduction au Brésil et à l'étranger et de suivre le débat dans le domaine, où l'interdisciplinarité y est inhérente. Aujourd'hui, la revue partage son contenu entre des articles originaux ou traduits, liés au domaine de la traduction, des critiques de livres liées à la traduction (analyse,

théorie, histoire), des critiques d'œuvres traduites publiées au cours des cinq dernières années et des interviews, comme celle que vous faites avec moi, avec des traducteurs, des enseignants et des chercheurs dans le domaine de la traduction. En outre, *Cadernos de Tradução* a toujours eu pour politique d'héberger des numéros et dossiers thématiques. La revue suit un processus rigoureux d'évaluation par ses pairs et est, à son tour, régulièrement évaluée par secteur de réglementation du CAPES, le *Qualis*, un ensemble de procédures pour la stratification de la qualité de la production intellectuelle des programmes d'études supérieures. La revue est, en fait, indexée dans les bases de données internationales telles que DIALNET - Difusión de Alertas en la Red, DOAJ - Directory of Open Access Journals, LATINDEX - Sistema Regional de Información en Línea para Revistas Científicas de América Latina, el Caribe, España y Portugal, MLA - Modern Language Association International bibliography, SciELO - Scientific Electronic Library Online e ULRICH'S - Ulrichs Periodical Directory.

En ce qui concerne le numéro intitulé *Vozes tradutórias: 20 anos de Cadernos de Tradução* (Voix: 20 ans de la revue *Cadernos de Tradução*), il a été organisé par Andreia Guerini (rédactrice en chef de la revue), Marie-Hélène Catherine Torres et Walter Carlos Costa. Il a été publié en 2016 pour rendre hommage aux traducteurs. J'ajouterai également que *Cadernos de Tradução* est une revue entièrement gratuite, qui offre un accès immédiat et libre quant à son contenu, suivant le principe selon lequel disponibiliser gratuitement des connaissances scientifiques au public permet une plus grande démocratisation mondiale du savoir.

M.C. : Notre collègue canadien, Marc Charron, membre comme vous du comité scientifique de notre revue, nous a fugitivement parlé d'une collaboration au niveau de la recherche entre l'Université d'Ottawa et votre Université ? En quoi consiste-t-elle ?

M.H.T. : Mon université, l'Université Fédérale de Santa Catarina, a établi des accords avec des dizaines d'universités dans le monde dans tous les domaines. Il est vrai qu'elle n'en a pas avec la Roumanie. Nous pouvons y penser. Cependant, pour tenter de répondre à votre question, elle a signé des accords avec quinze universités canadiennes, y compris avec l'Université d'Ottawa, où enseigne notre collègue Marc Charron. Ce sont des accords de coopération technique, scientifique et culturelle qui permettent la mobilité et l'échange d'étudiants, de professeurs et de fonctionnaires technico-administratifs. Il n'y a pas de financements prévus dans ces accords. Les étudiants et les enseignants-chercheurs participent avec leurs propres moyens ou grâce à une bourse éventuelle octroyée par leur pays et/ou leurs universités d'origine.

M.C. : *A quoi travaillez-vous à présent ? Je sais que vous travaillez aussi sur les conteuses du XVIII^e siècle. Pourriez-vous nous donner quelques détails sur ce projet ? Qu'est-ce qu'il y a sur votre table de travail ?*

M.H.T. : Il est en effet exact que je consacre en ce moment mes recherches aux conteuses françaises du XVIII^e siècle. Il s'agit principalement de redimensionner le canon des œuvres littéraires françaises du XVIII^e siècle au Brésil et d'analyser la traduction et son processus. Notre contribution concerne la fortune critique des textes français classiques du dix-huitième siècle au Brésil à travers la traduction commentée. Et je fais ce questionnement du canon esthétique dans le but de développer un concept novateur de l'histoire littéraire, un concept qui échapperait à la rigidité du canon littéraire traditionnel en quête d'autonomie intellectuelle, de liberté de choix, de lecture et pensée critique. J'essaie, dans ce sens, de réhabiliter des écrivaines oubliées par l'histoire littéraire française, de présenter un matériel paratextuel sur ses écrivaines afin d'introduire dans le scénario brésilien des textes qui élargissent le discours sur le XVIII^e siècle et de disponibiliser des traductions inédites de ces écrivaines en portugais du Brésil. J'ai déjà publié une partie de la recherche dans des travaux antérieurs sous la forme d'anthologie, comme l'anthologie Mnémosyne, <https://mnemosineantologias.com/> consacré à l'histoire littéraire des écrivaines françaises du dix-huitième siècle et de leur rôle dans la (trans)formation du canon littéraire brésilien. Il y a pour le moment, trente écrivaines dans l'anthologie avec des entrées en constante mise à jour. Nos travaux de recherches prennent en compte les théories d'André Lefevere et son ouvrage *Translation, Rewriting, and the Manipulation of Literary Fame* (1992) qui montre notamment que la réécriture, à savoir la traduction, l'historiographie, la critique et l'édition joue un rôle clé dans la réception et canonisation des œuvres littéraires. D'autres théoriciens importants ont inspiré cette recherche, comme José Lambert, Lieven D'hulst, Anthony Pym ou encore Antoine Berman.

Une deuxième étape de la recherche permettra d'établir l'Histoire des conteuses, le plus souvent liées aux salons littéraires dédiés aux contes de fées sous toutes ses formes. Les contes de Mme d'Aulnoy, Mme Murat ou Mlle de la Force, étaient très appréciés et lus, ainsi que l'attestent les constantes réimpressions. Le conte de fées était un véritable phénomène de mode. Ainsi naquit le conte littéraire féminin, une écriture mondaine et galante aux tendances romanesques. De façon plus générale, cependant, c'est de la rencontre entre la littérature orale et écrite, populaire et littéraire, ancienne et moderne, que ces contes se sont inspirés dans leur esthétique, leur poésie et leur riche imagination. Les contes de fées de Mme d'Aulnoy, par exemple, obtinrent un succès immédiat et durable. Ils furent d'ailleurs traduits en anglais bien avant les contes de Perrault, souvent réimprimés au cours du XVIII^e

siècle. Les classiques français étant généralement peu traduits au Brésil et, lorsqu'ils le sont, ils concernent les mêmes textes, cette nouvelle histoire anthologique inclura des contes d'écrivaines françaises de l'âge d'or (1690-1710) publiés dans les quarante et un volumes du Cabinet des fées et leur traduction en portugais brésilien accompagnée de commentaires critiques. C'est ce que je fais dernièrement, entre autres choses.

Pour répondre finalement à la deuxième partie de votre question, il y a actuellement sur ma table un ouvrage de Pascale Casanova en français, *La langue mondiale : Traduction et domination*. Nous sommes en pourparlers avec les maisons d'édition des Universités Fédérales de Santa Catarina et de Brasilia pour l'achat des droits de traduction en portugais du Brésil auprès des Editions Seuil. Ce nouveau projet de traduction est principalement motivé par les lacunes en théorie et sociologie de la traduction sur le marché du livre au Brésil. En outre, cet ouvrage pourra être adopté pour les cours de Master et Doctorat en Études de la Traduction des universités brésiliennes.